

LA
BIBLIOTHÈQUE DES PTOLÉMÉES

CONFÉRENCE
faite à l'Athenæum d'Alexandrie
le 3 Mars 1893

PAR
VICTOR NOURRISSON
Conservateur de la Bibliothèque Municipale d'Alexandrie



ALEXANDRIE D'EGYPTE
Typographie - V. PENASSON - Lithographie
1893

Extrait de la "Rivista Egiziana"

LA

BIBLIOTHÈQUE DES PTOLÉMÉES

✱

Conférence faite à l'Athénæum d'Alexandrie le 3 Mars 1893.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Depuis la fondation de notre Société, il a été parlé à plusieurs reprises, à cette même place, de l'ancienne Alexandrie, de sa topographie, de sa vie politique, mondaine, commerciale et intellectuelle sous les Ptolémées (1). Monsieur Alexandre Max de Zogheb, Messieurs les docteurs Botti et Sourbock se sont fait applaudir en déroulant devant vous le tableau de la grande ville, que l'éclat seul de son nom a préservée de l'oubli pendant une longue nuit de quinze siècles.

Pourquoi donc viens-je prendre la parole à mon tour sur un sujet qui semble épuisé? C'est que le tableau qui vous a été fait risquerait d'être incomplet, s'il ne venait pas s'y joindre ce que nous savons — le peu que nous savons — sur les deux institutions qui furent la vraie gloire d'Alexandrie; celles qui, malgré la ruine presque totale des splendides monuments qui la couvraient, ont subsisté, sans jamais pâlir, dans la mémoire des hommes; celles en qui s'est incarné pour la postérité le génie alexandrin et qui en sont restées comme le symbole, je veux dire le Musée et la Bibliothèque des Ptolémées (2).

C'est à dessein que je joins ces deux mots, car ils représentent deux choses qui, bien que distinctes, sont si étroitement liées l'une à l'autre, qu'elles ne peuvent être séparées et doivent être étudiées ensemble.

Il n'est pas besoin d'aller chercher bien loin les raisons qui doivent nous

Nota. — Je prie le lecteur qui voudrait comparer le présent travail à celui paru dans la *Rivista* en Novembre 1890, de ne pas s'arrêter aux contradictions qu'il pourra y relever. En 1890, je manquais pour ainsi dire de tout secours; la Bibliothèque n'existait pas. Depuis, l'étude des sources a modifié mes idées et leur a enlevé ce qu'elles avaient en même temps de vague et de tranchant.

(1) *Rivista Quindicinale*, anno III, 4, 6.

(2) Pour l'histoire du Musée et de la Bibliothèque, M. Δημίτζης, *Ίστορία της 'Αλεξανδρείας, ἐν 'Αθήναις* 1885, résume nombre de travaux antérieurs et donne une bibliographie étendue.

pousser, nous Alexandrins de cette fin du 19^e siècle, à étudier, autant que nous le permet la pénurie et le décousu des documents, cette œuvre unique en son genre, qui a eu sur le développement intellectuel des peuples occidentaux une influence capitale et qui dure encore. Car, vous le savez tous, c'est au Musée et à la Bibliothèque d'Alexandrie que nous devons la conservation et la transmission de ce que le génie hellénique avait produit de plus parfait dans tous les domaines de la littérature, en poésie épique, lyrique, dramatique, dans l'histoire, dans l'éloquence et la philosophie. Voilà le service immense et réfléchi rendu à la civilisation par les Ptolémées, et pour lequel ils ont droit à la gratitude éternelle de tout ce qui pense ; voilà leur gloire impérissable !

Il est bon de nous familiariser toujours davantage avec le glorieux passé de la ville que nous habitons. En sachant mieux ce qui y a été fait voilà plus de deux mille ans ; en se pénétrant du rôle extraordinaire que l'Alexandrie grecque a joué dans le drame de la pensée humaine ; en étudiant la merveilleuse activité des légions d'écrivains et de savants sortis de son Musée et de sa Bibliothèque ; en songeant que les résultats de cette infinité de travaux ont, par Byzance, pénétré en Europe au 15^e siècle, fait jaillir dans la nuit épaisse du moyen-âge le premier rayon de lumière et produit la Renaissance, c'est-à-dire la résurrection de l'esprit littéraire et scientifique dont nous ne faisons encore que développer les germes ; en résumant tous ces faits, qui sont de l'histoire, on ne peut s'empêcher de reconnaître que si l'Alexandrie ptolémaïque est morte matériellement, son esprit, du moins, est toujours vivant et nous pénètre encore à notre insu. Venir vous parler ce soir de la Bibliothèque d'Alexandrie, ce n'est donc pas vouloir seulement traiter une question de philologie ou d'archéologie, c'est, en quelque sorte, faire de l'histoire contemporaine et renouer le fil d'une glorieuse tradition trop longtemps interrompue.

Vers le milieu du troisième siècle avant notre ère, la grande perturbation apportée en Orient par l'expédition d'Alexandre continuait à dérouler ses conséquences naturelles. Par la fondation de royaumes helléniques taillés à coups d'épée dans l'Asie occidentale et en Égypte, les Grecs s'étaient trouvés tout à coup mis en contact avec des peuples jusqu'alors réputés barbares, et leur esprit curieux et actif avait été fortement excité par des mœurs, des coutumes, des religions et des manières de penser nouvelles. Pour la première fois dans son histoire, la Grèce avait débordé au dehors en conquérante et dominait par ses rois sur des nations étrangères. Celles-ci, de leur côté, se mettaient à l'école de la Grèce, apprenaient sa langue ; l'hellénisme commençait.

Aux modifications considérables apportées par le Macédonien dans les choses de la politique, avaient correspondu des changements non moins im-

portants dans celles de l'art et de la littérature. Il allait s'éteindre, le grand souffle créateur qui, d'Homère à Aristote, — ces deux géants qui résumant à eux seuls tout le génie de l'Hellade, — avait enfanté cette longue série d'œuvres admirables qui commence à l'Illiade et se termine avec la Métaphysique du Stagirite. A l'inspiration, à l'enthousiasme, à l'expansion naturelle du génie le plus littéraire qui fut jamais, avaient succédé l'observation, la réflexion, la critique, manifestations d'une maturité d'esprit qui enfantera, elle aussi, des chefs d'œuvre.

Le Musée et la Bibliothèque d'Alexandrie furent essentiellement des produits de cette orientation nouvelle du génie hellénique. Ils en activèrent la diffusion et devinrent à leur tour des instruments merveilleusement propres à l'affiner encore.

Ni l'idée, ni le nom même de Musée n'étaient choses absolument nouvelles. En Grèce, on appelait Μουσεῖον tout temple consacré aux Muses (1). Platon avait établi dans l'Académie à Athènes un Musée que son disciple Speusippos avait orné des images des Dieux et des Muses. Théophraste, après la mort d'Aristote son maître, avait continué son enseignement dans un Musée, où étaient placées des images du fondateur de l'école, et qu'il avait pourvu d'un prêtre et d'un intendant (2).

Mais ces divers établissements n'avaient qu'une destination spéciale et bien déterminée ; ils ne servaient qu'à la diffusion de certaines doctrines philosophiques. Le Musée d'Alexandrie, création absolument originale, sans précédents et sans successeurs, fut conçu, lui, sur un plan beaucoup plus large, admirablement adapté à l'esprit de cosmopolitisme qui allait être celui de l'époque. Il ne semble même pas qu'il ait été imité par les rois rivaux des Ptolémées, les Séleucides à Antioche, les Attale à Pergame, qui pourtant s'étaient entourés, eux aussi, de grammairiens, de savants et de philosophes, et avaient fondé d'importantes bibliothèques.

A qui revient l'honneur de la fondation du Musée et de la Bibliothèque ? Le manque absolu de documents authentiques sur cette question ne nous permet pas de lui faire une réponse précise. Le débat est d'ailleurs circonscrit entre les deux premiers Ptolémées, mais aucun témoignage décisif ne nous autorise à conclure catégoriquement en faveur de l'un ou de l'autre. Il est utile de dire, dès maintenant et pour n'y plus revenir, que toutes nos informations sur le Musée et la Bibliothèque sont dues à des écrivains très-postérieurs, parfois de plusieurs siècles, aux faits qu'ils racontent, et que ces

(1) Diog. Laert., 5, 3, 6 : « Οὗ μὲν ἀλλὰ καὶ ἐκπατακίως ἦν ἀεικρίβων ἐν τῷ κήπῳ, παρ' ὃν οἱ μαθηταὶ μικρὰ καὶ ὄβια ποτηράμενοι, καθύκουσιν πλησίον τοῦ μουσείου καὶ τῆς ἐξέδρας ». Idem, 4, 1, 3 : « Χαρίτων τε ἀγάλματα ἐνήθηκεν ἐν τῷ μουσεῖῳ τῷ ὑπὸ Πλάτωνος ἐν Ἀκαδημίᾳ ἱερωθέντι ».

(2) Idem, 5, 2, 14 : « Ἡρώτων μὲν τὰ περὶ τὸ μουσεῖον καὶ τὰς θεὰς συντελεσθήναι καὶ εἴ τι ἄλλο ὀνομασθῆναι περὶ αὐτὰς ἐπινομηθῆναι πρὸς τὸ κάλλιον. Ἐπειτα τῆν Ἀριστοτέλους εἰκόνα τεθεῖναι καὶ τὸ ἱερόν καὶ τὰ λοιπὰ ἀναθήματα ὅσα ὑπῆρχον ἐν τῷ ἱερῷ ».

informations elles-mêmes ne nous sont parvenues que sous une forme en grande partie fragmentaire, dispersées dans des ouvrages d'époque et de genre différents. Ces sources, d'ailleurs, malgré leur multiplicité apparente, ne sont pas nombreuses.

Le premier en date de ces écrivains, Strabon le grand géographe, à qui nous devons la seule description développée d'Alexandrie qui nous soit parvenue (elle dépeint la ville de l'an 24 avant notre ère), ne nous a transmis aucune indication ni sur la date de la fondation du Musée, ni sur le fondateur (1). Les autres auteurs, venus longtemps après lui, nous laissent dans la même obscurité.

En l'absence de documents, on a essayé d'y suppléer par des conjectures. Rien de plus facile, et surtout rien de plus docile, mais aussi rien de plus fallacieux. La critique moderne se résigne généralement à reconnaître dans Ptolémée I^{er} Soter, je ne dirai pas le fondateur, mais l'initiateur du Musée et de la Bibliothèque (2). On a fait remarquer en faveur de cette opinion, que le fondateur de la dynastie des Lagides était non seulement un capitaine habile et un grand politique, mais encore un prince intelligent et instruit, ami d'Alexandre, élève d'Aristote, historien lui-même (3); qu'il s'était entouré de philosophes, de rhéteurs, de savants et de grammairiens; que, stimulé par les conseils de Démétrios de Phalère, disciple de Théophraste, réfugié à sa cour en 296, il avait pu et dû, dans la paix qui signala les dix dernières années de son règne, songer à fonder dans sa nouvelle capitale un établissement dont le modèle lui était donné par ceux d'Athènes, y réunir les nombreux hommes de lettres qui l'entouraient, et à doter cette institution nouvelle des livres indispensables aux savants qui devaient constituer le Musée. On ajoute qu'il aurait chargé Démétrios d'acheter des manuscrits, qui furent déposés soit dans le palais même, soit dans un bâtiment attenant (4).

(1) César ne mentionne ni le Musée ni la Bibliothèque dans les pages consacrées à la guerre d'Alexandrie.

(2) Plutarque (non poss. suav. viv. sec. Epic. 13, 3): « Εἰ δὲ Πτολεμαῖος ὁ πρῶτος συναγωγῶν τὸ Μουσεῖον τοῦτοις συνέτυχε τοῖς κλοῖσι, κτλ. » où l'on a voulu voir dans II. ὁ π. Ptolémée Soter. (A. Couat, *La Poésie Alexandrine sous les trois premiers Ptolémées*, in 8°, Paris, Hachette, 1882, p. 10, note). G. Bernhardt (*Geschichte der griechischen Literatur*, 5^e édit., p. 562) est d'un avis opposé: « Niemand berechnet den Stifter; als solchen hatte Matter (II, p. 80) ohne Wahrscheinlichkeit den Soter betrachtet, den man sogar in Plutarch Πτολεμαῖος ὁ πρῶτος συναγωγῶν τὸ Μουσεῖον erkennen wollte ». Les développements de Matter (*Histoire de l'École d'Alexandrie*, Paris 1840, I, 80 à 83) ne sont qu'un échafaudage laborieux de conjectures. De même Parthey, *Das Alexandrinische Museum* (Berlin, 1838) au chapitre « Stiftung » se donne beaucoup de mal pour arriver à une conclusion qui ne s'impose pas. La brochure de Weniger, *Das Alexandrinische Museum*, Berlin, 1875, est une agréable conférence, mais n'apporte rien de nouveau.

(3) Arrien, *Anabasis*, I, 1: « Πτολεμαῖος ὁ Λάγῳ καὶ Ἀριστόβουλος ὁ Ἀριστοβούλου ὅσα μὲν ταῦτα ἄμφω περὶ Ἀλεξάνδρου τοῦ Φιλίππου συνέγραψαν, ταῦτα ἐγὼ ὡς πάντα ἀληθῆ ἀναγράψω ».

(4) Pseudo-Plutarque, *Apophth.*, 189, D.: « Δημήτριος ὁ Φαληρεὺς Πτολεμαίῳ τῷ βασιλεῖ παρήκει τὰ περὶ βασιλείας καὶ ἡγεμονίας βιβλία κτάσθαι, καὶ ἀναγινώσκειν ἃ γὰρ οἱ φίλοι τοῖς βασιλεῦσιν οὐ θυροῦσι παρανεῖν, ταῦτα ἐν τοῖς βιβλίοις γέγραπται ».

Eusèbe, *Praep. Evang.*, VIII, II, 2: « Παρόντων οὖν ἡμῶν (λέγει Ἀριστέας) ἐρωτηθεὶς (Δημήτριος ὁ Φαληρεὺς) πῶσαι τίνες μυριάδες τυγχάνουσι βιβλίων, εἶπεν. ὑπὲρ τὰς εἴκοσι. βασιλεῦ, κτλ. »

Tout cela est possible, mais aurait besoin d'être prouvé par des textes indiscutables. Quoiqu'il en soit, c'est le fils qui attacha surtout son nom à l'œuvre que le père aurait commencée et la porta au plus haut point de perfection (1). Ptolémée Philadelphe est certainement la figure la plus sympathique de cette dynastie des Lagides. Intelligent, spirituel, de culture raffinée, de constitution délicate, et même malade (2), généreux (3), il consacra son règne de quarante ans, passé tout entier dans une paix profonde, au développement de la richesse de l'Égypte et à l'embellissement d'Alexandrie. Il avait eu pour professeurs les hommes les plus savants de son temps, parmi lesquels le grand géomètre Euclide. Les théorèmes de son professeur lui semblaient sans doute quelque peu ardu, car au dire de Proclus, il lui aurait demandé un jour s'il ne connaissait pas une voie plus rapide pour lui enseigner la géométrie et en reçut cette réponse : En géométrie, il n'y a pas de chemin de traverse pour les rois (4). Son père le laissait, à vingt-trois ans, possesseur incontesté du plus riche pays du monde antique, et jouissant de richesses immenses, dont une partie allait être employée par lui au plus noble usage. Marchant, comme le dit Callimaque, sur les traces de son père (5), il fit un corps de ce qui n'avait été jusque là qu'un projet (6). Il convenait avant tout de donner un asile aux manuscrits rassemblés par

(1) Athénée, δ, IX, 294 : « Πολλῶν δὲ Φιλάδελφος βασιλέων πλοῦτον διεφόρε, καὶ περὶ πάντα ἐσπουδάκει τὰ κατασκευασμένα φιλοτίμως, ὥστε καὶ πλοῦτον πλήθει πάντας ὑπερέβαλλεν. Περὶ δὲ βιβλίων πλήθους καὶ βιβλιοθηκῶν κατασκευῆς, καὶ τῆς εἰς τὸ Μουσεῖον συναγωγῆς, τί δεῖ καὶ λέγειν, πασι τούτων ὄντων κατὰ μνήμην. »

Ritschl, *Opuscula*, pp. 124, sqq. : « Ὁ γὰρ Πτολεμαῖος φιλολογώτατος ὢν διὰ Δημητρίου τοῦ Φαληρέως καὶ ἐτέρων ἐλλογιμῶν ἀνδρῶν δαπάναις βασιλικαῖς ἀπανταχόθεν τὰς βιβλους εἰς Ἀλεξάνδρειαν συνήθροισεν, καὶ οὐσι βιβλιοθήκαις ταύταις ἐπέθετο ». Ibid., Scholie de Plaute : « Nam rex ille (Philadelphus) philosophis differtissimus et ceteris omnibus auctoribus claris, disquisitis impensa regiae munificentiae ubique terrarum quantum valuit voluminibus opera Demetrii Phaleritii..... duas bibliothecas fecit ». Le scholiaste commet une erreur en parlant de Demetrius de Phalère qui dut quitter Alexandrie aussitôt après l'avènement de Philadelphe.

Eusebe, *Chronique*, II : « Ἐν ταῖς κατὰ τὴν Ἀλεξάνδρειαν κατασκευασθεῖσαις αὐτῷ (Φιλάδελφῳ) βιβλιοθήκαις. »

(2) Elien, *Hist. var.*, IV, 15 : « μουσικώτατος δὲ λέγουσι καὶ Πτολεμαῖον γενέσθαι τὸν δεύτερον, καὶ αὐτὸν νοσήσαντα. »

Strabon, 789, 5 : « Ὁ Φιλάδελφος ἐπικληθεὶς, φιλοστορῶν καὶ διὰ τὴν ἀσθένειαν τοῦ σώματος διαγωγὰς αἰτίνας καὶ τέρψεις ζιτῶν καινοτέρας. »

(3) Tzetzes, *Proleg. ad Aristoph.* (Ritschl, *Opuscula*, I, 206) : « Ἐκεῖνος ὁ ἀραιοῆς βασιλεὺς, ὢν ποταμῶς χρυσορῶας, ἀλλ' ἐπταστόμωας ἐκρέων κτλ. ». »

(4) Proclii, *Comment.*, ed. G. Friedlein (Teubner), p. 68, 14 : « καὶ μέντοι καὶ φάσιν ὅτι Πτολεμαῖος ἠρετό ποτε αὐτόν, εἰ τίς ἐστιν περὶ γεωμετρίας ὁδὸς συντομωτέρα τῆς στοιχειώσεως· ὁ δὲ ἀπεκρίνατο μὴ εἶναι βασιλικὴν ἀτραπὸν ἐπὶ γεωμετρίας. » Il faut noter que d'après ce qui précède ce passage, il s'agirait de Ptolémée Soter et non de Ptolémée Philadelphe.

(5) Callimaque, *Hymnes*, IV, 70 : « ὁ δ' εἰσέταί ᾗθεα πατρὸς. »

(6) Tertullien, *Apolog.*, c. 18 : « Ptolemaeorum eruditissimus quem Philadelphum supernominant... cum studio bibliothecarum Pisistratum, opinor, aemularetur.... »

Ritschl, *Opuscula*, I, p. 206 : « Τότε δὲ συνηθροισμένων ἀπασῶν τῶν βιβλίων τῶν Ἑλληνικῶν καὶ ἔθνους παντὸς καὶ σὺν αὐταῖς τῶν Ἑβραίων, ἐκεῖνος ὁ ἀραιοῆς βασιλεὺς, ὢν ποταμῶς χρυσορῶας, ἀλλ' ἐπταστόμωας ἐκρέων, τὰς ἔθνικὰς μὲν ὀμογλώσσους ἐκείνων ἀνδράσι σοφοῖς καὶ ἀκριθῶς ἐλληγίζουσιν εἰς τε γραφὴν ἡμῶν καὶ γλώσσαν Ἑλλάδα μετέμεψεν. »

Démétrios; pour les examiner, les classer, il fallait des hommes, ceux-ci ne manquaient pas; un palais, Philadelphic fit construire la Bibliothèque et le Musée.

Fondé par le roi, entretenu par lui, le Musée devait nécessairement faire partie des palais royaux, en être une dépendance. C'est un point qui n'est d'ailleurs contesté par personne, car nous avons là dessus le témoignage catégorique et décisif de Strabon qui, bien certainement, lors de son long séjour à Alexandrie (1), et ami de Aelius Gallus, préfet d'Egypte, fréquenta le Musée, dont il nous a laissé un relevé concis, mais d'une remarquable précision (2).

« Le Musée, dit-il, fait aussi partie des palais royaux. Il a un promenoir, une exèdre, et une grande salle où ont lieu en commun les repas des savants qui en font partie ». Le promenoir était un lieu libre, entouré d'une colonnade, planté d'arbres, et muni de sièges; les membres du Musée y circulaient à la mode péripatéticienne, en discutant entre eux ou avec leurs élèves des problèmes littéraires ou philosophiques, qui dégénéraient souvent, il faut bien le dire, en simples jeux d'esprit (3). Un de ces génies ironiques auxquels manque le sentiment du respect, Timon le sillographe, se moquait joliment de ces graves personnages: « dans la populeuse Egypte, dit-il, on donne la pâtée à de nombreux scribes, grands liseurs de bouquins, qui se querellent à n'en pas finir dans la volière des Muses » (4).

L'exèdre était un lieu couvert, entouré de trois portiques où se trouvaient les sièges destinés aux professeurs. Les murs en étaient ornés de tableaux.

La grande salle était une vaste pièce, décorée avec luxe et servant de réfectoire commun aux membres de la compagnie. Au Musée étaient rattachés d'autres établissements, tels qu'une école de médecine, d'anatomie et de chirurgie, qui devint la plus célèbre de l'antiquité; un parc pour l'acclimatation des animaux rares, un jardin botanique, et un observatoire, immortalisé par les travaux des grands astronomes Hipparque et Ptolémée Claude.

Un établissement de cette importance devait naturellement être soumis à une organisation régulière, sur laquelle malheureusement les informations nous font défaut. La direction administrative en était confiée à un grand prêtre

(1) Strabon, éd. Meineke (Teubner), p. 134: « Κεκλησμένον τοῦ λιμένος καὶ τῶν ἄλλων ἐξέδων, ὅσων καὶ νῦν εἶσι διαμένουσιν ἐνηνομεν ἡμεῖς ἐπιδημοῦντες τῇ Ἀλεξανδρείᾳ πολὺν χρόνον. »

(2) Strabon, XVII, 8: « Ἄπαντα μὲντοι (τὰ βασιλεία) συναφῆ καὶ ἀλλήλοισι καὶ τῷ λιμένι καὶ ὅσα ἔξω αὐτοῦ τῶν δὲ βασιλείων μέρος ἐστὶ καὶ τὸ Μουσεῖον, ἔχον περίπατον καὶ ἐξέδραν καὶ οἶκον μέγαν, ἐν ᾧ τὸ συσσίτιον τῶν μετεχόντων τοῦ Μουσείου φιλολόγων ἀνδρῶν. »

(3) Schol. Venet., *Iliad.*, IX, 638: « Πορφυρίου. Ἐν τῷ Μουσείῳ τῷ κατὰ Ἀλεξανδρείαν νόμος ἦν προσδύλλεσθαι ζήτημα καὶ τὰς γινόμενας λύσεις ἀναγράφεσθαι κτλ. »

(4) Athénée, I, p. 22, D: « Πολλοὶ μὲν βόσκονται ἐν Αἰγύπτῳ πολυφύλων βιόλακτοῦ χαρακίται. ἀπείριτα δηριώντες Μουσείῳ ἐν ταίῳ. »

nommé par le roi (1). Les grandes dépenses nécessitées par une administration aussi considérable incombait à l'Etat, et très-probablement elles étaient couvertes par les revenus de terrains affectés spécialement à cet usage. Il y avait à pourvoir aux honoraires des savants (2), du nombreux personnel, à l'achat de manuscrits, à l'entretien des bâtiments, etc. Mais l'argent, heureusement, ne manquait pas. Ptolémée Philadelphie avait un revenu annuel de 14,800 talents d'argent et 1,500,000 artabes de blé, plus de soixante-dix millions de francs, et à sa mort, le trésor royal contenait sept cent quarante mille talents égyptiens, plus de cent millions de francs (3). Ces chiffres se passent de commentaires . . . et de rapprochements !

Après ces quelques indications sur le Musée, inséparable, comme il a été dit, de la Bibliothèque, c'est de cette dernière que nous allons maintenant nous occuper. Il en est d'elle comme du Musée : peut-être l'idée première appartient-elle à Ptolémée Sôter, mais le certain, c'est qu'elle fut organisée par Philadelphie et ne prit que sous ce prince l'immense développement qui a frappé d'admiration l'antiquité (4). La fondation peut en être fixée approximativement entre 284 et 280.

Faisait-elle partie du Musée même, c'est-à-dire se trouvait-elle installée dans un local commun à tous deux ? Il semblerait que la réponse à cette question ne dût point être douteuse, tant Bibliothèque et Musée sont pour nous inséparables. Cependant, ce n'est pas la conclusion qui ressort d'une étude attentive des témoignages anciens. Aucun écrivain ne parle de la Bibliothèque du Musée ; elle est toujours appelée la grande Bibliothèque, ou la Bibliothèque du Bruchium ou des palais royaux (5). Strabon la passe entièrement sous silence dans sa description du Musée ; ce n'est pas une raison suffisante pour affirmer qu'elle ne s'y trouvait pas, mais le fait reste

(1) Strabon, XVII, 8 : « Ἐστὶ δὲ τῆ συνόδου ταύτης (τοῦ Μουσείου) καὶ χρήματα κοινὰ καὶ ἱερούς ὁ ἐπὶ τῇ Μουσείῳ τεταγμένος τότε μὲν ὑπὸ των βασιλείων, νῦν δ' ὑπὸ Κλαύτου. »

(2) Athénée, XI, 494, a : « ... Τῶν βιβλίων, ἐν οἷς αἱ ἐγγραφαὶ εἶσι των τὰς συντάξεις λαμβανόντων. »

Athénée, XI, p. 493, f : « Διαβάνοντας γὰρ Πτολεμαίου σύνταξιν βασιλικὴν μεταπεμφάμενος τοὺς ταμίαις ἐκέλευσεν ἐν παραγένεσσι ὁ Σωσίβιος ἐπὶ τὴν ἀπαίτησιν τῆς συντάξεως, λέγειν αὐτῷ ὅτι ἀπειθήσει καὶ μετ' οὐ πολὺ παραγενομένη καὶ αἰτοῦντι εἰπόντες οὐδωδένα αὐτῷ τὰς ἡσυχίας εἶχον, ὁ δὲ τῷ βασιλεὶ προσελθὼν κατεμίμνητο τοὺς ταμίαις. »

En dehors de la subvention régulière de l'Etat, il y avait aussi des allocations personnelles du prince à certains membres du Musée.

(3) Appien, Προίμιον, p. 10 : « Χρημάτων δ' ἐν τοῖς θησαυροῖς τέσσαρες καὶ ἑβδομήκοντα μυριάδες τάλαντων αἰγυπτίων. »

(4) Epiphane, *De mens. et pond.*, II, 168, C : « Ἐν τῇ πρώτῃ βιβλιοθήκῃ τῇ ἐν τῷ Βρουχείῳ οἰκοδομηθείσῃ ». Idem, 9, 166, B : « Φιλάδελφος, ... ὅστις βιβλιοθήκην κατασκευάσας ἐπὶ τῆς αὐτῆς Ἀλεξάνδρου πόλεως ἐν τῷ Βρουχείῳ κλυομένην (κλίμα δὲ ἐστὶ τούτου τῆς αὐτῆς πόλεως ἔρημον τὰ νῦν ὑπάρχον) κτ. »

Athénée, I, 3, a (Teubner) : « Ἦν δὲ καὶ βιβλίῳ κτήσις αὐτῷ ἀρχαίων Ἑλληνικῶν τοσαύτη, ὡς ὑπερβάλλειν πάντας τοὺς ἐπὶ συναγωγῇ τεθραυμασμένους Πολυκράτην τε τὸν Σάμιον καὶ Παισίστρατον, τὸν Ἀθηναίων τυραννήσαντα. Εὐαλείῳν τε τὸν Ἀθηναίων καὶ Νικουράτην τὸν Κύπριον, ἐκ τε τοὺς Ηεργάμου βασιλέας, Εὐριπίδην τε τὸν ποιητὴν, Ἀριστοτέλην τε τὸν φιλόσοφον καὶ τὸν τὰ τοῦτου διατηρήσαντα βιβλίῳ Νηλέα. »

(5) Sauf dans le texte suivant, d'ailleurs incertain :

Apollonius Rhod., ed. Brunck, I, p. X : « Ὡς καὶ των βιβλιοθηκῶν του Μουσείου ἕμιθῆσαι αὐτῶν. » Peut-être faut-il suppléer après τῶν M. les mots τὰς προστάσεις.

néanmoins significatif. Où était-elle donc située ? Si nous connaissions seulement l'emplacement exact du Musée, nous aurions ainsi une indication précieuse ; mais tel n'est malheureusement pas le cas. Les fouilles de Mahmud Bey el Falaky et les recherches de Neroutsos Bey n'ont pas réussi à mettre ce point hors de conteste (1). Musée et Bibliothèque faisaient partie des palais royaux, disent les auteurs. Mais les palais royaux, d'après Strabon, couvraient près du tiers de la superficie de la ville, et semblaient sortir les uns des autres, massés le long du port et reliés aux quartiers avoisinants (2). Le grand géographe, qui les nomme l'un après l'autre de l'Est à l'Ouest, ne mentionne pas la Bibliothèque. Est-ce un oubli ? les bâtiments de la Bibliothèque avaient-ils été détruits par l'incendie de 47. . . ? Il est impossible de se décider d'après les documents incomplets que nous possédons. N'essayons donc pas de deviner et attendons ; peut-être est-il réservé à M. Botti de faire une découverte imprévue qui, en le couvrant de gloire, viendra nous tirer d'embarras. Contentons-nous aujourd'hui de savoir que Musée et Bibliothèque faisaient partie d'un vaste ensemble de constructions appelées « palais royaux » s'étendant au N-E. de la ville, et dont la rue Rosette actuelle marquerait approximativement la limite Sud.

La Bibliothèque d'Alexandrie ne fut pas la première en date de l'antiquité. D'importantes collections de livres avaient déjà été réunies par Polykrates, tyran de Samos, Pisistratos à Athènes, et surtout par Aristote, qui, suivant Strabon, aurait le premier constitué une véritable bibliothèque et servi ainsi de modèle aux rois d'Égypte (3).

(1) Mahmoud Bey, *Mémoire sur l'antique Alexandrie*, p. 53 : « Une sorte d'armoire en pierre qui aurait été trouvée dans le jardin de la maison du Consulat général de Prusse (d'alors, 1865) et sur laquelle il aurait été gravé qu'elle contenait les ouvrages d'un écrivain grec antérieur à Alexandre, confirmerait l'emplacement de la grande bibliothèque dans le même endroit. Le savant Dr. Brugsch m'a affirmé ce bruit comme positif ». — A cela Kiepert II. (*Zur topographie der alten Alexandrien*, Berlin 1872) répond : « Der Verfasser beruft sich auf Brugsch, der aber in seinem Reisebericht aus Ägypten 1855 s. 9. die angeblichen Reste der Grundmauern der Bibliothek noerdlich von der im Plane bezeichneten Stelle nahe dem Hafen, also dahin wo im Plane Emporium steht, . . . verlegt, so dass jene beiden Prachtgebäude im Norden, nicht, wie Mahmud bey sie placirt, im Süden der kanobischen Strasse zu suchen waeren ».

Neroutzos Bey, *L'Ancienne Alexandrie*, p. 7 : « Pendant l'année 1874, comme on creusait les fondations des deux nouvelles maisons de Cattouï Bey et celles d'une troisième devant la mosquée Nebi Daniel, . . . on découvrit . . . des colonnes entières en granit, d'ordre dorique, ainsi que d'autres colonnes de marbre plus grandes et d'ordre corinthien, qui gisaient un peu plus en dedans. Celles-ci appartenaient évidemment à quelque temple ou palais et, suivant toute probabilité (?) au Musée ». — Considérant la démonstration comme acquise, le Dr. Oikonomopoulos (*Ἀλεξανδρινὸς δεικνόμενος σ. ρι'*) place le Musée entre la mosquée Nebi Daniel et la rue de la Gare du Caire. Il se réfère à un ouvrage de Neroutzos Bey, *Recherches sur les fouilles etc.*, qui m'est inconnu.

(2) Strabon, XVII, 793 : « Ἐχει δὲ πῶς τεμένη τε κοινὰ κάλλιστα καὶ τὰ βασιλεια, τέταρτον ἢ καὶ τρίτον τοῦ παντὸς περιβάλλου μέρους τῶν γὰρ βασιλείων ἕκαστος . . . καὶ οὐκ ἦσαν ἰδίᾳ περιβάλλετο πρὸς ταῖς ὑπαρχούσας, ὥστε νῦν τὸ τοῦ ποιητοῦ « ἐξ ἑτέρων ἑτέρ. » ἔστιν, ἅπαντα μὲντοι συναρῆ καὶ ἀλλήλοισι καὶ τῷ λιμένι καὶ ὅσα ἔξω αὐτοῦ τῶν δὲ βασιλείων μέρος ἔστι καὶ τὸ Μουσεῖον. »

(3) Strabon, XIII, 608 : « Ὁ γοῦν Ἀριστοτέλης τὴν (βιβλιοθήκην) ἐκ αὐτοῦ Θεωφράστου παρέδωκεν. ὧπερ καὶ τὴν σχολὴν ἀπέλυκε. πρῶτος ὢν ἴσμεν συναγωγῶν βιβλία καὶ διδάξας τοὺς ἐν Αἰγύπτῳ βασιλεῖς βιβλιοθήκας σύνταξιν »

Mais ces collections particulières furent dépassées de beaucoup par celle de Philadelphie. Il semble qu'elle ait été divisée en sections distinctes, car Suidas appelle Zénodote « Directeur des Bibliothèques » (1).

Suivant un témoignage, très discuté d'ailleurs, du Pseudo-Aristeas, à la fin du règne de Ptolémée Soter, Démétrios, répondant à une question du roi au sujet du nombre de volumes déjà réunis, lui aurait dit : « Deux cent mille, ô roi, et je ferai en sorte que dans peu de temps nous ayons les cinq cent mille » (2). Dès son avènement, Philadelphie fit acheter à grands frais, de tous côtés, particulièrement à Athènes et à Rhodes, les manuscrits originaux des meilleurs écrivains, surtout d'Aristote, qu'il avait en grande admiration (3).

Ainsi affluèrent rapidement à Alexandrie les produits de la littérature grecque, disséminés un peu partout, et ceux des littératures orientales. Une succursale de la Bibliothèque du Musée fut ensuite créée au Sérapeum ; on lui donne plus tard le sobriquet de fille de celle du Bruchium (4). Suivant Tertullien, elle contenait encore de son temps (III^e siècle) les originaux des livres mosaïques traduits en grec par les soixante-douze rabbins chargés de ce travail (5).

Les auteurs anciens ne sont pas d'accord entre eux sur le nombre des

(1) Ζηνόδοτος : « ὡς καὶ πρῶτος τῶν Ὀμήρου διορθωτῆς ἐγένετο καὶ τῶν ἐν Ἀλεξανδρείᾳ βιβλιοθηκῶν προύστη ».

(2) Pseudo-Aristeas, ed. Van Dale, p. 233 : « Παρόντων γὰρ ἡμῶν ἐρωτηθεὶς (ὁ Δημήτριος) πόσαι τινὲς μυριάδες ταγγάνουσι βιβλίων, εἶπεν ὕπερ τὴν εἴκοσι βασιλευ, πληρωσίου δὲ οὖν ἡλίγω χρόνον πρὸς τὸ πληροῦσθαι πεντήκοντα μυριάδες τὰ λοιπά. »

(3) La Bibliothèque d'Aristote ne semble pas être jamais venue à Alexandrie. Strabon, XIII, 609 : « Θεόφραστος δὲ Νηλεὶ (τὴν τοῦ Ἀριστοτέλους βιβλιοθήκην) παρέδωκεν ὁ δ' εἰς Σαΐψιν κομιστὰς τοῖς μετ' αὐτὸν παρέδωκεν, ἰδιώταις ἀνθρώποις, οἱ κατάκλειστα εἶχον τὰ βιβλία οὐδ' ἐπιμελῶς κείμενα· ἐπειδὴ δὲ ἤσθοντο τὴν σπουδὴν τῶν ἀτταλικῶν βασιλείων ὑφ' οἷς ἡ πόλις, ζητούστων βιβλία εἰς τὴν κατασκευὴν τῆς ἐν Περγᾶμῳ βιβλιοθήκης. κατὰ γῆς ἐκρυσψαν ἐν διώρυγί τινι ὑπὸ δὲ νοτίας καὶ σιγῶν κωκυθῆντα ὥστ' οὐδεὶς ἀπέδοντο οἱ ἀπὸ τοῦ γένους Ἀπελλικῶντι· τῷ Τηίῳ πολλῶν ἀργυρίων τὰ τε Ἀριστοτέλους καὶ τὰ τοῦ Θεοφράστου βιβλία· ἦν δὲ ὁ Ἀπελλικῶν φιλόβιβλος μᾶλλον ἢ φιλόσοφος, ... καὶ ἐξέδωκεν ἀμπατάδων πλήρη τὰ βιβλία.... Εὐθύς γὰρ μετὰ τὴν Ἀπελλικῶντος τελευτὴν Σύλλας ἤρε... τὴν Ἀπελλικῶντος βιβλιοθήκην ὁ τὰς Ἀθήνας ἔλθων, δεῦρο δὲ (ἐν Ρώμῃ) κομισθεῖσαν Τυρραννίου τὴν ὁ γραμματικὸς διεχειρίσαστο. »

Athènes, I, 3, a. (Teubner), immédiatement après Νηλεὶς de la note 17 : « παρ' οὐ πάντα, φησι, πριάμενος ὁ ἡμεδαπὸς βασιλεὺς Πτολεμαῖος, Φιλῶδελφος δὲ ἐπίκλην μετὰ τῶν Ἀθηνησεν καὶ τῶν ἀπὸ Ρόδου εἰς τὴν καλὴν Ἀλεξανδρείαν μετέγαγε. »

Mais Athènes se contredit lui-même, quand il d.t (p. 473) : « Ὅτε μὲν γὰρ ἐπιλοσῶφει (Ἀπελλικῶν ὁ Τηίος) τὰ περιπατητικὰ καὶ τὴν Ἀριστοτέλους βιβλιοθήκην καὶ ἄλλα συνηγόρασε συγγῆς (ἦν γὰρ πολυχρήματος) », ce qui est entièrement d'accord avec le témoignage de Strabon.

(4) Euphrane, *De pond. et mens.*, XII : « Καὶ οὕτως αἱ βιβλιοεῖς ἐλληνησικα ἐκτεθεῖσαι ἀπετέθησαν ἐν τῇ πρώτῃ βιβλιοθήκῃ τῇ ἐν τῷ Ἰερουζαὴμ οἰκοδομηθεῖσῃ, ἐπεὶ δὲ ὕστερον καὶ ἑτέρα ἐγένετο βιβλιοθήκη ἐν τῷ Σαραπίῳ, μικροτέρα τῆς πρώτης, ἢ τις καὶ θυγάτηρ ὀνομασθεῖσθαι αὐτῆς. »

(5) Tertullien, *adv. Gent.*, c. 18 : « Hodie apud Serapeum Ptolemaei bibliotheca cum ipsis hebraicis literis exhibentur ».

Philon le Juif (*Leg. ad. Caj.*, p. 784, éd. Col. 1613), parle en passant d'une autre bibliothèque au Sébasteum (ancien Cæsareum) : « Σεβάσιον, ἐπιδοκτοῦ Κασάρου νέος, κατάκλειος ἀναθημάτων, τέμνος εὐρύτατον, σοαῖς, βιβλιοθήκης, ἀνδρώσων, ἔστισις ἡσχημένον, κτλ. » Sur le Cæsareum, voyez Néroutsos Bey, *L'ancienne Alexandrie* (Paris 1888), chap. III, et Dion. I. Οἰκονομοπούλου, « Ἀλεξανδρινὸς Διάκοσμος, » p. ρθ', ρε'.

volumes composant les deux bibliothèques du temps de Philadelphie ni sur celui des époques postérieures. Les chiffres varient entre cinquante-quatre mille huit cents, donné par Epiphanius, évêque du IV^e siècle, et sept cent mille, mentionnés dans Aulu-Gelle (II^e siècle) et Ammien-Marcellin (IV^e siècle) (1). Où est la vérité? C'est ce qu'il est impossible de décider. Après la destruction des livres par le feu en 47 avant notre ère, personne ne pouvait savoir au juste combien avaient péri, ni lesquels, combien avaient subsisté. La grandeur du désastre, en frappant les imaginations des écrivains postérieurs, dut les porter à l'exagérer encore, pour mieux faire ressortir l'irréparabilité de la perte. Un siècle environ après l'incendie, Sénèque parle, avec un profond mépris d'ailleurs, de quarante mille volumes détruits (2). Les écrivains les mieux placés pour nous fixer à ce sujet, César dans ses Commentaires de la guerre d'Alexandrie, Strabon, qui dut fréquenter la Bibliothèque, Athénée, qui y travailla longtemps et y réunit les éléments de son Banquet des Savants (3), sont muets. Des auteurs contemporains des derniers Ptolémées, nous n'avons plus que l'historien Polybe, qui n'en parle pas. Il existait des monographies du Musée, mentionnant peut-être la Bibliothèque (4); toutes sont perdues. Un commentateur d'Aristophane, Tzetzes (XI^e siècle), nous dit: «il faut savoir... que Ptolémée Philadelphie, aux frais du trésor royal, rassembla de tous côtés des livres à Alexandrie, et les déposa dans deux bibliothèques. L'une extérieure (celle du Sérapéum) en renfermait 42,800; l'autre, celle des palais royaux, quatre cent mille mélangés, et quatre-vingt-dix mille non

(1) Parthey, *Das Alexandrinische Museum*, page 77: « Ausserdem schwanken die Zahlen über den Bestand der Bibliothek unter Ptolemæus Philadelphus und über die unter Caesar verbrannten Bände zwischen 54.000 (mieux 54.800) und 700.000:

- 54.800 Epiphanius, *De pond. et mens.*, XII.
- 70.000 Isid. Hispal., *Orig.*, VI, 8 (wo Lipsius septingenti millia lesen will).
- 100.000 Euseb., *Chron.*, I, p. 52. Scaliger.
Georg, *Synec.*, p. 273; I, p. 518. Dindorf.
Cedrenus, I, p. 132. Goar.
- 200.000 Aristæus, p. 233. Van Dale.
Joseph, *Ant. Jud.*, XII, 2. (Die älteste lateinische Uebersetzung hat 20.000 statt 200.000, sie las daher χιλιάδες für μυριάδες.)
- 400.000 Seneca, *De tranquill. animi*, IX, p. 153. Lipsius. (Haase, ed. Teubner, lit. quarante mille.)
Manasses, *Comp. chr.*, V, 950 sqq.
Orosius, *Adversus gentes*, VI, 15.
- 700.000 Ammien Marcellin, XXII, 16.
Aulus Gellius, *Noct. Att.*, VI, 17.

Nicht alle diese Angaben haben einen gleichen Werth». — Dans ce tableau Parthey a le tort de ne pas distinguer les dates.

(2) Sénèque, *De tranquill. an.*, IX, 5: « Quadraginta milia librorum Alexandriae arserunt: pulcherrimum regiae opulentiae monumentum alius laudaverit sicut et Livius . . . non fuit elegantia illud aut cura, sed studiosa luxuria, immo ne studiosa quidem, quoniam non in studium, sed in spectaculum comparaverant; non studiorum instrumenta, sed coenationum ornamenta sunt ».

(3) Athénée, V, 203, c: « Περί δὲ βιβλίων πλῆθος . . . τί δὲ καὶ λέγειν, πασι τοῦτον ὄντων κατὰ μνήμην; » ce qui rappelle l'*ingens numerus librorum* d'Aulu Gelle, mais ne nous dit rien sur le chiffre réel.

(4) Ἐκ τῶν Ἀριστοπόλου περὶ τοῦ ἐν Ἀλεξανδρείᾳ Μουσείου. apud Photius, cod. 161, p. 361.

mélangés et simples, dont plus tard Kallimachos transcrivit les titres un à un dans ses tables » (1). La précision du premier chiffre semble indiquer que l'auteur avait sous les yeux des documents officiels, perdus comme les autres.

Il est d'autant plus difficile d'arriver à la certitude sur ce point que les termes par lesquels les anciens désignaient les livres ne sont pas pour nous d'une netteté parfaite. Qu'entendaient-ils par livres mélangés, par livres simples? Ces derniers sont-ils des volumes, comme nous disons aujourd'hui un ouvrage en trois volumes, c'est-à-dire des parties d'un tout? Sont-ce des ouvrages en un volume? De la réponse à cette question dépend la signification des chiffres qui nous ont été transmis à ce sujet.

C'est ici l'occasion la plus naturelle de dire quelques mots sur la confection des livres anciens (2).

Pour les modernes, un livre est un assemblage de feuilles de papier de dimensions diverses, pliées en deux, en quatre, en huit, etc. de manière à obtenir un certain nombre de pages format in-folio, in-quarto, in-octavo, etc... Les livres anciens, égyptiens, grecs et latins, étaient essentiellement des rouleaux. Bien qu'il ait existé des livres écrits sur cuir, sur toile, et plus tard, sur parchemin, la matière première la plus universellement employée jusqu'aux derniers temps de l'Empire Romain était le papyrus, dont l'Égypte avait pour ainsi dire le monopole, et qui donnait lieu à une industrie et à un commerce considérables. Le papyrus, qui ne se trouve plus dans le pays, était une sorte de roseau cultivé sur une large échelle dans les marais du Delta. Il avait une tige triangulaire, de la grosseur du bras, haute d'environ trois mètres. Pour en fabriquer le papier, on coupait la tige, entre le pied et le sommet, sur une longueur d'un mètre cinquante à peu près, puis, à l'aide d'une aiguille, on en détachait les enveloppes. La moelle que la plante contenait était ensuite découpée en lamelles minces, qu'on plaçait les unes à côté des autres sur une planchette mouillée. Après que ces fibres s'étaient agglutinées, on en plaçait d'autres en travers, en répétant cette opération jusqu'à ce qu'on ait obtenu l'épaisseur nécessaire. Le tout était ensuite mis dans une forme, battu au marteau, et poli avec un instrument d'ivoire. Cela formait une page. Il y avait huit qualités de papyrus. La première, large de 13 doigts, mince et transparente, était réservée pour les livres sacrés et les ouvrages de luxe. La dernière n'était que du papier d'emballage. On ne pouvait écrire que d'un seul côté, sauf pour certaines qualités spéciales fabriquées plus tard.

(1) Ritschl, *Opuscula*, I, p. 124 : « Ἴστέον ὅτι... Ἡτολεμαῖος ὁ Φιλιζόελφος φιλολογώτατος ὢν... διαπάναις βασιλικαῖς ἀπανταχῶθεν τὰς βιβλίους εἰς Ἀλεξάνδρειαν συνήθρουσεν καὶ ὅσφι βιβλιοθήκαις ταύτας ἐπέθετο ὢν τῆς ἐκτὸς μὲν ἀριθμὸς τετρακισμύρια διαχίλια ὀκτακῆσται, τῆς δὲ τῶν ἀνακτῶρων ἐντὸς συμμυγῶν μὲν βιβλίων ἀριθμὸς τεσσαράκοντα μυριάδες, ἀμυγῶν δὲ καὶ ἀπλῶν μυριάδες ἑννέα ὢν τοὺς πίννακας ὕστερον Καλλιμάχος ἐπεγράψατο. » Ibid., p. 206.

(2) W. Smith, *Dict. of Greek and Roman antiq.*, 1891, art. *Liber*. J. H. Krause, dans l'*Allgemeine Encyclopaedie* de Ersch et Gruber, art. *Papyrus*.

Une fois les pages obtenues et séchées, on les collait bout à bout dans le sens de la largeur, de manière à obtenir une bande dont la longueur pouvait atteindre parfois 45 mètres. Mais les rouleaux de cette dimension étaient encombrants et peu maniables. Gros livre, gros mal, disait Callimaque. On écrivait indifféremment avant ou après le collage des bandes. Dans un rectangle tracé à la règle et divisé en colonnes, le scribe écrivait au roseau sur des lignes parallèles aux longs côtés du rouleau. Chaque colonne était séparée de l'autre par une marge. Le livre une fois écrit, il était plongé dans de l'huile de cèdre, ce qui donnait au papier une teinte brunâtre (feuille-morte), puis la dernière feuille était collée sur une baguette (ὀμφαλος, umbilicus), roulé, et enfermé dans une gaine d'où émergeait seulement l'étiquette de parchemin portant le titre. Pour lire, on tenait le rouleau dans la main droite, en déroulant au fur et à mesure avec la main gauche.

La forme même des livres, la matière employée, l'obligation d'écrire à la main en caractères plus ou moins gros — car il fallait bien être lisible, — firent qu'un seul rouleau ne pouvait contenir que des ouvrages très-courts ou des parties seulement de grands ouvrages. Aujourd'hui, dans un volume de format in-12°, d'environ 500 pages de 32 lignes, soit 16,000 lignes à peu près, nous faisons facilement tenir toute l'Iliade ou toute l'Odyssée, les neuf livres d'Hérodote ou l'Histoire de Thucydide. Pour cela, il fallait aux anciens vingt à trente rouleaux de dimensions moyennes.

On voit donc qu'il faut bien se garder d'assimiler les livres anciens aux nôtres, et que par suite les chiffres transmis pour les deux bibliothèques d'Alexandrie, à supposer qu'ils soient exacts, ne peuvent être comparés à ceux de nos grandes collections modernes qu'après avoir subi une réduction considérable.

Quoiqu'il en soit, la bibliothèque du Bruchium, que les anciens écrivains appellent toujours la grande bibliothèque, était certainement remarquable par la quantité des volumes qu'elle contenait, et qui comprenaient la presque totalité de la littérature grecque antérieure et contemporaine, sans parler des autres littératures qui vinrent y prendre place à leur tour (1).

Vouloir énumérer les œuvres que contenait la Bibliothèque brûlée en 47 serait faire le catalogue de la littérature grecque pendant huit siècles. Cette sèche nomenclature ne serait rien moins que récréative. Cependant quelques noms, choisis parmi les plus grands, sont nécessaires pour fixer les idées. Je mentionnerai donc rapidement, d'abord le père de toute poésie, l'auteur, quel qu'il soit, unique ou collectif, de l'Iliade et de l'Odyssée. Homère ; le poète des Œuvres et Jours et de la Théogonie, le béotien Hésiode ; puis

(1) Strabon. II, 5: « Ταῦτα γὰρ ὁ Ἐρατοσθένης λαμβάνει πάντα ὡς καὶ ἐμμετρούμενα ὑπὸ τῶν ἐν τοῖς τόποις γενομένων, ἐν τεταρχαῖς ὑπομνήμασι πολλοῖς, ἃν εὐπέραι βιβλιοθήκη ἐχῶν τηλικαύτην ἤλικην αὐτὸς Ἰπάρχος φησι ».

les grands lyriques des VII^e et VI^e siècles ; Alcée, Tyrtée, Archiloque de Paros, le maître de l'invective poétique ; Simonide d'Amorgos, l'ennemi des femmes ; le mélancolique et tendre Mimnerme, le grave et sentencieux Solon, et son ami Théognis ; l'ardente Sapho, Erinna, sa rivale en poésie, Stésichoros ; Thalès de Milet, le premier en date des philosophes grecs, ses successeurs Anaximandre et Anaximènes, Pythagore, grande figure à moitié réelle à moitié fabuleuse, Anacréon, le vrai, Ibycus. Puis les premiers chroniqueurs en prose, Hécatée de Milet, Hellanikos de Mitylène, le philosophe Xénophane, qui disait que si les chevaux pouvaient se faire des images des dieux, ils les représenteraient en chevaux ; les premiers poètes tragiques, les inventeurs du drame, Thespis, Phrynicos, le ténébreux et profond Héraclite, le redoutable Parménide, qui remplissait Platon de respect, Epicharme, le créateur de la comédie. De tant de chefs-d'œuvre, sauf pour Homère et Hésiode, il ne reste que des lambeaux.

Voici venir maintenant les grands artistes de l'époque merveilleuse entre toutes, Eschyle, le plus extraordinaire des poètes tragiques, dont il nous reste sept tragédies sur soixante et onze ; le plus grand des poètes lyriques, Pindare, et celui qui vient immédiatement après lui, le pénétrant et pathétique Simonide de Kèos ; le philosophe Anaxagore, le maître de Périclès, Sophocle, parfait comme Mozart (7 tragédies sur 123) ; le philosophe Zénon d'Elée, qui niait la possibilité du mouvement, Hérodote, le créateur de l'histoire, conteur inépuisable, écrivain exquis ; Euripide, passionné et pathétique, Protagoras le sophiste, rare et subtile intelligence, Empédocle, poète, philosophe, législateur, mage, figure plus orientale que vraiment grecque, Démocrite, le fondateur de la philosophie atomistique, un des plus puissants génies de la Grèce ; le grand médecin philosophe Hippocrate, le merveilleux Aristophane, le souple et insinuant sophiste Gorgias. Quels noms ! et il reste encore à nommer Thucydide, l'historien réfléchi et grave, le divin Platon et ses nombreux disciples, Xénophon, l'abeille attique, les orateurs Lysias, Eschine, Isocrate, Isée, et le plus étonnant de tous, Démosthènes ! Et, pour couronner le tout, l'esprit le plus encyclopédique, le plus compréhensif qui ait jamais existé, Aristote.

Viennent ensuite les écrivains de la comédie moyenne et nouvelle, parmi lesquels l'inimitable Ménandre copié par Plaute, Térence, Molière et Regnaud, avec plus de mille comédies dont il ne reste presque rien ! Puis la foule des philosophes, rhéteurs, historiens, savants, contemporains des Ptolémées, tous ceux qu'il a bien fallu passer sous silence, les innombrables travaux des membres du Musée, et dites si tout le savoir d'alors n'était pas enfermé là, à quelques pas de nous !

C'est à Ptolémée Philadelphie que les écrivains chrétiens des premiers siècles attribuent le mérite d'avoir fait traduire en grec les livres hébreux,

traduction qui bientôt fut lue par les Juifs eux-mêmes de préférence au texte hébreu (1). Philadelphie aurait aussi chargé Manéthon, prêtre égyptien du temple d'Héliopolis, d'écrire en grec, langue universelle de l'époque, des Annales de l'Égypte (Αἰγυπτιακά) d'après les documents conservés dans les temples. Des fragments de ce travail et une liste des rois, en quatre exemplaires, qui en fut extraite plus tard, nous ont été conservés par les écrivains juifs et chrétiens, et forment la base de notre chronologie égyptienne, encore si incertaine. Un savant universel, Eratosthènes, bibliothécaire sous Ptolémée Evergète I, avait appris la langue du pays et dressé une liste chronologique des Pharaons d'après les sources officielles (2).

Essayons maintenant, au moyen de ces divers éléments, de nous faire une idée approximative des richesses contenues dans les deux bibliothèques de Philadelphie. Au temps du bibliothécaire de Callimaque, c'est-à-dire entre 260 et 235 environ, la bibliothèque du Bruchium aurait été composée de quatre cent mille volumes mélangés, quatre-vingt-dix mille volumes non-mélangés et simples ; au Sérapéum il y aurait eu quarante-deux mille huit cents volumes sans désignation spéciale. Total des deux bibliothèques : cinq cent trente-deux mille huit cents volumes divers, réunis en une quarantaine d'années environ.

Si l'on attribue à l'épithète « non mélangés et simples » le sens de classé, séparé, les 90,000 volumes simples représenteront le total des ouvrages complets à un seul exemplaire en un ou plusieurs volumes, extrait, après examen et contrôle, de la masse générale des 532,800 volumes, entrés jusqu'alors à la Bibliothèque. Le surplus serait alors constitué par des doubles. Ce chiffre n'a rien d'excessif et peut être admis, si l'on croit que dans l'empressement apporté aux achats, plusieurs exemplaires du même ouvrage ont pu entrer ensemble ou séparément à la Bibliothèque, qui n'avait encore aucun catalogue, et par conséquent aucun contrôle établi. On pourrait encore dire que, pour le travail de critique entrepris par Zénodote, plusieurs manuscrits du même ouvrage étaient nécessaires en vue de la comparaison des textes. Quant aux 42,800 volumes du Sérapéum, ce serait une collection de même nature que les 90,000 du Bruchium, c'est-à-dire des ouvrages classés et contrôlés, mais en double, à un seul exemplaire, inutiles pour la Bibliothèque du Bruchium et envoyés au Sérapéum.

De toutes les conjectures émises sur ce point difficile, celle-là est la plus vraisemblable, et elle s'accorde avec ce que dit Athénée de la foule de livres achetés par Philadelphie (3).

(1) Clément d'Alexandrie, *Stromata*, V, 34, d : « Ἐρμηνεύσθαι δὲ τὰς γραφὰς τὰς τῶ νόμου καὶ τὰς προφητικὰς ἐκ τῆς τῶν Ἑβραίων διαλέκτου εἰς τὴν ἑλλάδα γλῶσσαν φάσι ἐπὶ Πτολεμαίου τοῦ Λάγου ἢ, ὡς τινες, ἐπὶ τοῦ Φιλαδέλφου ἐπικληθέντος, κτλ. »

(2) Sur Manéthon et Eratosthènes considérés comme historiens, voyez F. Susemihl, *Geschichte der Griechischen Litteratur in der Alexandrinischen Zeit*, I, 409-608. A. Wiedemann, *Geschichte des alten Ägyptens*, I.

(3) Ritschl, *Opuscula*, I, pp. 20 - 31.

Les Bibliothèques d'Alexandrie étaient-elles publiques au sens moderne du mot? On en est réduit sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, à de simples conjectures. Il est cependant très probable que l'accès en était, sinon absolument libre, comme dans nos bibliothèques populaires, du moins largement ouvert à tous ceux qui voulaient venir y travailler. Quant à son organisation intérieure, nous ne savons absolument rien.

C'est à la Bibliothèque, source inépuisable de renseignements sur toutes les branches des connaissances humaines d'alors, que vinrent puiser à pleines mains, pendant des siècles, les philologues, critiques, grammairiens, rhéteurs, géographes, polygraphes, lexicographes, historiens, poètes et savants, et c'est pour augmenter leurs collections que les Ptolémées ne se faisaient aucun scrupule de recourir aux mesures les plus singulières. « On dit que Ptolémée, roi d'Égypte, raconte Galien, était bibliophile au point qu'il avait donné des ordres pour que tout voyageur débarquant à Alexandrie eût à lui faire déposer les livres qu'il avait avec lui. Il en faisait faire des copies sur papyrus ordinaire, qu'il délivrait aux propriétaires des volumes, et gardait ceux-ci dans un endroit spécial avec la marque *provenant des vaisseaux* » (1). Moyen aussi simple que peu coûteux de monter sa bibliothèque, mais dont je n'oserais pourtant recommander l'application aux autorités compétentes! Les volumes ainsi... obtenus entraient ensuite à la bibliothèque après avoir été examinés et enregistrés.

Ce même Ptolémée, dit encore le grand médecin, avait une telle passion pour les livres anciens qu'il joua le tour suivant aux Athéniens. Il leur donna une garantie en espèces de quinze talents d'argent (environ deux mille quatre cents livres égyptiennes) et reçut en échange les tragédies de Sophocle, d'Euripide et d'Eschyle, pour en faire prendre seulement des copies, disait-il, et les rendre de suite intactes. Il les fit donc copier avec luxe sur le plus beau papyrus, et, gardant les originaux, il renvoya les copies aux Athéniens, en les priant de vouloir bien conserver les quinze talents, et recevoir au lieu des vieux livres qu'ils lui avaient consignés, de beaux livres tout flambant neufs! (2).

Ce goût effréné pour les livres, et les prix élevés que ces princes généreux payaient sans marchander, eut pour conséquence la fabrication,

(1) Galen., V, p. 411 (Clinton, *Fasti Hellenici*, III, 381): « Καὶ ζήλοτιμον περὶ βιβλία τῶν τε βασιλέων τῆς Αἰγύπτου Πτολεμαίων (τῶν Εὐαγγέτην ἐπικληθέντων) οὕτω γενέσθαι φασίν, ὡς καὶ τῶν καταπλεόντων ἰππύτων τὰ βιβλία κελύεσθαι πρὸς αὐτὴν κομίζεσθαι, καὶ ταῦτα εἰς καινοὺς χάρτας γράφοντα δοῦναι μὲν τὰ γραφέντα τοῖς δεσπότηται, εἰς δὲ τὰς βιβλιοθήκας ἀποτίθεσθαι τὰ κομισθέντα ».

(2) Galen., *ibid.*: « Ὅτι δ' οὕτως ἐσπούδαζε περὶ τῆν τῶν παλαιῶν βιβλίων κτήσιν ὁ Πτολεμαῖος ἐκείνος οὐ μακρὸν εἶναι μαρτύριον φασίν ἢ πρὸς Ἀθηναίους ἐπραξε, δοῦναι γὰρ αὐτοῖς ἐνέχυρα πεντεκαίδεκα τάλαντα ἀργυρίου, καὶ λαθῆναι τὰ Σοφοκλέους καὶ Εὐριπίδου καὶ Αἰσχύλου βιβλία χάριν τοῦ γράψαι μόνον ἐξ αὐτῶν εἰς εὐθέως ἀποδοῦναι σώα, κατασκευάσας πολυτέλειαν ἐν χάρταις καλλίσταις ἃ μὲν ἔλαβε παρὰ Ἀθηναίων κατέσχευεν, ἃ δ' αὐτὸς κατασκευάσασεν ἐπέμψεν αὐτοῖς, παρακαλῶν ἔχειν τε τὰ πεντεκαίδεκα τάλαντα καὶ λαθῆναι ἀνθ' ἧν εἶδασθαι βιβλίων παλαιῶν τὰ καινά ».

sur une grande échelle, de toute une littérature ancienne apocryphe (1). Les acheteurs — y compris, hélas, les bibliothécaires mes illustres prédécesseurs! — s'y laissèrent prendre, car les Bibliothèques d'Alexandrie contenaient de nombreux Pseudo-Platon, Pseudo-Aristote, etc. Mais enfin la fraude fut découverte, et le métier de ces précurseurs de Siméonidis devint de moins en moins lucratif. On fit appel aux lumières de savants spéciaux appelés « chori-zontes » littéralement « séparateurs » qui furent chargés de séparer le bon grain de l'ivraie et ne laissaient entrer dans la Bibliothèque que les ouvrages reconnus authentiques après un sévère examen.

La direction de la Bibliothèque était confiée à un Bibliothécaire en chef, nommé à vie par le roi, et assisté de sous-bibliothécaires. C'est à lui qu'incombait le travail considérable et délicat d'examen et de collation des manuscrits, ainsi que la surveillance des bureaux de copie où travaillait un nombreux personnel de scribes et d'employés divers. Quand on sait à quel travail long et pénible donne généralement lieu la fastidieuse opération de la correction des épreuves pour nos livres imprimés, que la presse multiplie ensuite par milliers d'exemplaires identiques, on se rend compte de ce que devait être la copie à la main de chaque exemplaire, et quelles erreurs devaient infailliblement se glisser dans le texte pendant cette opération. Pour les livres les plus répandus, aux nombreuses éditions, l'original était dicté à un certain nombre de scribes à la fois, et souvent les copies ainsi obtenues étaient livrées aux lecteurs sans avoir été collationnées (2). De là les fautes innombrables dont se plaignaient déjà les anciens et qui remplissent nos meilleurs manuscrits. On comprend maintenant de quelle importance étaient les travaux des bibliothécaires, qui devaient être non-seulement des administrateurs, mais encore des philologues, des grammairiens et des critiques, dont l'effort tendait à sauvegarder l'intégrité et la pureté des textes, au moyen des originaux rassemblés avec un soin jaloux. Il fallait ici, outre une érudition étendue et profonde, une exactitude appliquée aux plus minces détails. Quand la contrefaçon des livres anciens fut devenue un métier, la tâche devint de plus en plus difficile, car il y allait de l'honneur de la Bibliothèque et de sa renommée.

Tous les bibliothécaires dont les noms ont survécu furent des hommes de la plus grande valeur, qui se tirèrent avec honneur de la tâche considérable qui leur avait été confiée. Le premier en date, Zénodote d'Ephèse, classa la collection réunie par Philadelphie et inaugura l'étude critique du

(1) Galen., V, p. 16, 52: « Πριν γάρ τοὺς ἐν Ἀλεξανδρείᾳ τὴ καὶ Περγάμῃ γένεσθαι βασιλεῖς, ἐπὶ κτήσει παλαιῶν βιβλίων φιλοτιμηθέντας, οὐδέπω ψευδῶς ἐπιγεγράφτο σύγγραμμα. Λαμβάνειν δ' ἀρξάμενων μισθὸν τῶν κομζόντων αὐτοῖς συγγράμματα παλαιῦ τινος ἀνδρός, οὕτως ἤδη πολλὰ ψευδῶς ἐπιγράφοντες ἐκόμιζον. »

(2) Strabon, XIII, 54: « ... Καὶ βιβλιοπώλαι τινες γραφεῦσι φαύλοις χρώμενοι καὶ οὐκ ἀναβάλλοντες, ὅπερ καὶ τῶν ἄλλων συμβαίνει τῶν εἰς πρᾶσιν γραφομένων βιβλίων καὶ ἐνθάδε καὶ ἐν Ἀλεξανδρείᾳ. »

texte d'Homère. Callimaque de Cyrène, son successeur, à la fois érudit et poète élégant, grammairien et bibliographe, composa, sous le nom de « tables », un recueil de biographies des principaux écrivains avec indication de leurs ouvrages, sorte de catalogue raisonné de la bibliothèque. Le troisième bibliothécaire, Eratosthènes de Cyrène, fut un des savants les plus complets de son temps ; on lui doit la première tentative scientifique de la mesure du méridien terrestre. Apollonius de Rhodes, qui vint après lui, fut un des poètes les plus célèbres de l'époque. Les deux derniers, Aristophane de Byzance et Aristarque de Samothrace, surtout celui-ci, sont restés comme la personnification de la méthode critique appliquée à l'étude des textes et de la science grammaticale. Les renseignements font absolument défaut pour les bibliothécaires des temps postérieurs.

Telle fut, dans ses traits généraux, la bibliothèque des premiers Ptolémées. Si leurs successeurs ne lui accordèrent point une protection aussi magnifique, du moins ne la négligèrent-ils pas. Dans les deux siècles et demi qui s'écoulèrent entre la mort de Ptolémée Evergète et l'arrivée de César à Alexandrie, elle dut s'augmenter continuellement, ce qui rend vraisemblable jusqu'à un certain point le chiffre de 700,000 volumes donné par Aulu-Gelle et Ammien Marcellin pour l'époque de la destruction par l'incendie. Elle eut pourtant de mauvais jours à traverser. Sous Ptolémée Evergète II surnommé Physcon, le Ventru, sorte de maniaque fantasque et cruel, les savants du Musée furent expulsés. Puis un nouveau caprice du roi, qui se piquait d'aimer les lettres, les fit rentrer, et Ptolémée, pour ruiner la concurrence que lui faisait le roi de Pergame, interdit l'exportation du papyrus, ce qui conduisit les industriels de Pergame à l'invention du parchemin (*membrana pergamenica*) (1).

Malgré les troubles qui ensanglantèrent la ville sous les derniers Lagides, la Bibliothèque ne paraît pas avoir souffert. Il faut arriver en 47 avant J. C., à la guerre que César dut soutenir contre les Alexandrins pour les beaux yeux de Cleopâtre, pour enregistrer une des plus grandes catastrophes de l'histoire. Assiégé par Achillas dans le Bruchium, ne disposant que d'un petit nombre de troupes pour faire face aux vingt mille hommes d'Achillas et à toute la population alexandrine, manquant d'eau et ayant ses communications coupées avec la flotte ancrée dans le port, César, dans cette situation critique, due à son imprudence, fit incendier les vaisseaux du port et ceux qui étaient en construction dans les chantiers. Poussée par le vent d'Ouest, (on était en hiver), la flamme gagna les quartiers contigus au port et réduisit en cendres les chantiers et les entrepôts de blé et de livres, ceux-ci très

(1) Plin., *H. N.*, XIII, § 70 : « Aemulatione circa bibliothecas regum Ptolemaei et Eumenis subprime chartas Ptolemaeo idem Varro membranas Pergami tradit repertas ».

nombreux et très précieux, dit Dion Cassius (1). Comment ces volumes, au nombre de quatre cent mille, suivant Orose, sept cent mille, suivant Aulu-Gelle, pouvaient-ils être déposés dans des magasins que le texte de l'écrivain place avec les chantiers près du port? C'est ce que toutes les discussions modernes basées uniquement sur les témoignages écrits, n'ont pas encore pu élucider d'une façon satisfaisante (2). Un fait réellement curieux, c'est que Strabon, qui vint à Alexandrie 23 ans seulement plus tard, semble ignorer complètement la destruction de ces quatre cent mille volumes. Il est vrai que Marc Antoine, sept à huit ans après l'évènement, fit transporter à Alexandrie la grande bibliothèque réunie par les Attale et les Eumènes de Pergame, la seule qui pût être comparée à celle des Ptolémées, et qui contenait entre autres deux cent mille volumes simples, sur papyrus et parchemin (3). Où furent déposés ces volumes? Les érudits qui admettent que l'incendie de César détruisit les bâtiments de la Bibliothèque, prétendent que les livres furent envoyés au Sérapeum. Les autres affirment que ni le Muséum ni la Bibliothèque n'ayant été atteints par les flammes, la nouvelle acquisition prit simplement dans les rayons la place des volumes perdus. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, il est impossible de se prononcer au moyen des documents existants.

Cependant deux sortes d'arguments tendraient à faire admettre que les bâtiments de la Bibliothèque ne furent pas détruits. La première, c'est que nulle part, sauf chez Plutarque, il n'est parlé de la Bibliothèque, mais seulement de livres; la seconde, c'est que d'après César lui-même, les

(1) Dion Cassius, XLII, 38, 1: « Πολλά δὲ καὶ κατεμπίμπραστο ὥστε ἄλλα τε καὶ τὸ νεώριον. τὰς τὲ ἀποθήκας καὶ τοῦ σίτου καὶ τῶν βιβλίων, πλήστον δὲ καὶ ἀρίστων. ὡς φάσι, γενομένων, καυθῆναι ».

Senèque, *De tranquill. animi.*: « Quadraginta milia librorum Alexandria arserunt. . . . ».

Plutarque, *César*, 49: « Δεύτερον δὲ περικοπτόμενος τὸν στίλον ἠγαγασθῆ διὰ πυρὸς ἀπίσασθαι τὸν κένδρον, ὃ καὶ τὴν μεγάλην βιβλιοθήκην ἐκ τῶν νεωρίων ἐπινοημένον διέφθειρε ».

(2) Orose, VI, 15, p. 216, éd. Zaugemeister: « In ipso proelio regia classis forte subducta iubetur incendi. Ea flamma, cum partem quoque urbis invasisset, quadraginta milia librorum proximis forte aedibus condita exussit, singulare profecto monumentum studii curaeque maiorum qui tot tantaque industrium ingeniorum opera congesserant ».

Ammien Marcellin, XXII, 16, 12: « His accedunt . . . templa inter quae eminet Serapeum . . . in quo bibliothecae fuerunt inaeestimabiles; et loquitur monumentorum veterum concinens fides septingenta voluminum milia, Ptolemaeis regibus vigilis intentis composita bello Alexandrino dum diripitur civitas sub dictatore Caesare, conflagrasse ».

Caesaris *De Bello Civili*, III, CXXI: « Sed rem obtinuit Caesar, omnesque naves et reliquas, quae erant in navalibus, incendit, quod tam late tueri parva manu non poterat ». On remarquera que César passe complètement sous silence l'incendie des dépôts situés sur le port. Il dit d'autre part (*Bellum Alex.*, I, 3): « Nam incendio fere tuta est Alexandria, quod sine contignatione ac materia sunt aedificia et structuris ac fornicibus continentur tectaque sunt rudere aut pavimentis ».

Aulu Gelle, VII, 17: « Ingens postea numerus librorum in Aegypto a Ptolemaeis regibus vel conquisitis vel confectus est, ad milia ferme voluminum septingenta, sed ea omnia bello priore alexandrino dum diripitur ea civitas, non sponte, neque opera consulta, sed a militibus forte auxiliaris incensa sunt ».

(3) Plutarque, *Antoine*, 58: « Καλοῦστος δὲ Κεῖσαρος ἐπίτροπος ἐτι καὶ ταῦτα τῶν εἰς Κλεοπάτραν ἐγγλημάτων Ἀντονίου προέφερε, χαρίσασθαι μὲν αὐτῇ τὰς ἐκ Περγάμου βιβλιοθήκας, ἐν αἷς εἴκοσι μυριάδες βιβλίων ἴπλων ἦσαν ».

maisons d'Alexandrie étaient presque entièrement à l'abri de l'incendie. Quoiqu'il en soit, la Bibliothèque fut en partie reconstituée par cette acquisition.

Sous la lourde domination romaine, peu complaisante aux lettres et à la liberté de penser, la décadence se produisit, lente, mais continue. A partir du deuxième siècle, les savants, et peut-être aussi les livres, commencèrent à prendre le chemin de Rome. La direction du Musée finit par être confiée à des favoris ou à des flatteurs, qui jouissaient des avantages de la place sans même résider à Alexandrie. En 216, Caracalla noya la ville dans le sang, chassa les habitants, sauf les marchands, qui pouvaient payer, ferma les théâtres, et supprima les repas communs, y compris ceux du Musée (1). En 273, pour punir les Alexandrins de leur appui à l'usurpateur Firmus, Aurélien fit raser la plus grande partie du Bruchium, les palais royaux et le Musée. Les membres du Musée se réfugièrent alors au Sérapeum ; quelques-uns se rendirent à Constantinople, où ils furent bien accueillis par Constantin. L'introduction et la diffusion du christianisme était venue ajouter une cause nouvelle de destruction à celles provenant de la désorganisation générale. Les chrétiens haïssaient les fidèles de la religion ancienne et la littérature hellénique qui en avait été l'expression. Le triomphe de la foi nouvelle porta le coup de grâce à ce qui avait pu subsister du Musée et de la Bibliothèque. Sous Théodose-le-Grand, en 389, le Sérapeum fut pris d'assaut par les chrétiens, démoli, et sur son emplacement s'éleva une église dédiée à Saint-Jean et un couvent. La Bibliothèque qu'il contenait encore fut pillée méthodiquement et les livres furent envoyés à Rome et à Constantinople, où Théodose II s'occupait de former une grande collection.

Le Vendredi vingt et un Décembre 641, Amr ibn-el-Asi, lieutenant du calife Omar, prit Alexandrie d'assaut après un siège de quatorze mois. A partir de ce jour, la bibliothèque d'Alexandrie est effacée de l'histoire.

Mais ici se dresse un nouveau point d'interrogation. Que faut-il prendre, que faut-il laisser de la tradition qui fait brûler la bibliothèque par les Arabes ? S'il faut l'en croire, voici ce qui serait arrivé. Un grammairien du nom de Jean, surnommé Philoponos, aurait demandé à Amrou l'autorisation d'emporter un certain nombre de volumes philosophiques faisant partie de la Bibliothèque. Amrou lui aurait accordé ce qu'il demandait, puis se ravisant aurait tenu à consulter auparavant le Khalife sur ce qu'il devait faire de cette collection de livres. A quoi Omar aurait répondu : « si ces livres ne contiennent pas autre chose que le Coran, ils sont inutiles ; s'ils contiennent autre chose, ils sont dangereux. Brûle-les ». Amrou dut obéir, fit jeter ces livres au feu et tel était leur nombre, ajoute l'historien Abd-el-Faragh, qu'ils

(1) Dion Cassius, LXXVII. 7: « Καὶ τὰ σοφίστικα, ἃ ἐν τῇ Ἀλεξανδρείᾳ εἶχον, τὰς τε λοιπὰς ὠφελείας, ὅσας ἐπαρκούοντο, ἀφείλετο ».

suffirent à chauffer pendant six mois, les quatre mille bains publics d'Alexandrie ! (1).

Il est actuellement impossible de savoir sur quoi se fonde cette histoire, qui a tout l'air d'un roman. Des érudits l'ont soutenue, d'autres l'ont combattue, sans qu'aucune lumière ait jailli de ces discussions. Qu'il y ait eu encore des livres à Alexandrie au moment de l'invasion arabe, cela semble évident, mais était-ce la Bibliothèque ? Peut-être y a-t-il un fond de vrai dans cette histoire, mais il est bien difficile de le séparer du faux. La question reste ouverte. Mais ce qui n'est pas douteux, c'est qu'à partir du 7^{me} siècle la nuit se fait, profonde, impénétrable, sur ce qui avait été la Bibliothèque d'Alexandrie. Après les Arabes, d'ailleurs, vinrent les Turcs, et Alexandrie elle-même disparaît de la scène du monde pendant trois cents ans. Quand Bonaparte y débarqua le 2 Juillet 1798, elle avait six mille habitants !

Quelque mélancolie que puisse nous inspirer le spectacle de cette grande ruine, une des plus lamentables des annales humaines, il est néanmoins consolant de penser que tout n'a pas été perdu pour la civilisation. Aujourd'hui, les peuples qui étaient des barbares au temps de la plus grande splendeur d'Alexandrie se sont civilisés à leur tour. De grandes institutions se sont formées, d'immenses bibliothèques, plus considérables que celle des Ptolémées, font la gloire des grandes capitales de l'Europe. Mais, à l'origine de ce prodigieux développement de la littérature moderne on retrouve toujours l'hellénisme, transmis à l'Italie par Constantinople qui l'avait elle-même reçu d'Alexandrie, non pas de l'Alexandrie affairée, financière et commerçante, mais de l'Alexandrie savante et littéraire, celle du Musée et de la Bibliothèque. Certes, ce passé est écrasant, mais il ne doit point nous empêcher de penser à l'avenir, en faisant nôtre le mot de l'empereur romain « *laboremus* ».

(1) Matter (*Histoire de l'École d'Alexandrie*, I, p. 333-344) a soutenu énergiquement la tradition de la destruction par les Arabes.

Gibbon, VI, p. 336 (éd. 1837) : « For my own part, I am strongly tempted to deny both the fact and the consequences. The fact is indeed marvellous. Read and wonder (audi quid factum sit et mirare) says the historian himself: and the solitary report of a stranger who wrote at the end of six hundred years on the confines of Media is overbalanced by the silence of two annalists of a more early date, both Christians, both natives of Egypt, the most ancient of whom, the patriarch Eutychius, has amply described the conquest of Alexandria ».

D. Oiconomopoulos, 'Αλεξανδρινός Διάκοσμος, σ. 37η « Ούτε ὁ Ἀβδ-ελ-Φάραχ, ούτε ὁ τοῦτον ἀντιγράψας Ἀβδ-ελ-Λατίφ, ἐπενόησαν ἐξ ἰδίων τὴν διήγησιν ταύτην. ἀλλὰ παρέλαβον αὐτὴν παρὰ Πέρσου ἱστορικοῦ μουσουλμάνου τοῦ ἠ' αἰῶνος, καὶ γράψαντος ἄρα ἓνα μάλιστα αἰῶνα μετὰ τὴν ἄλωσιν, σὺν τῇ διαφωρᾷ ὅτι οὗτος διηγείται ὅτι τὴν πρὸς τὸν Ὀμαρ ἐπιστολὴν ἔγραψεν ὁ Σαάδ, υἱὸς τοῦ Ἀβουῆβραχαι καὶ οὐχὶ ὁ Ἀμροῦ, ὡς ὁ μετὰ πέντε αἰῶνας ἀντιγράψας αὐτὸν Ἀβδ-ελ-Φάραχ λέγει, θελήσας ἴσως νὰ διορθώσῃ ἀτόπως τὸν ἐξ οὗ ἐρανίζετο συγγραφέα ». Il est à regretter que l'auteur ne donne pas le nom de cet historien perse du 8^e siècle.

